



SOCIÉTÉ ROYALE  
D'ARCHÉOLOGIE  
DE BRUXELLES

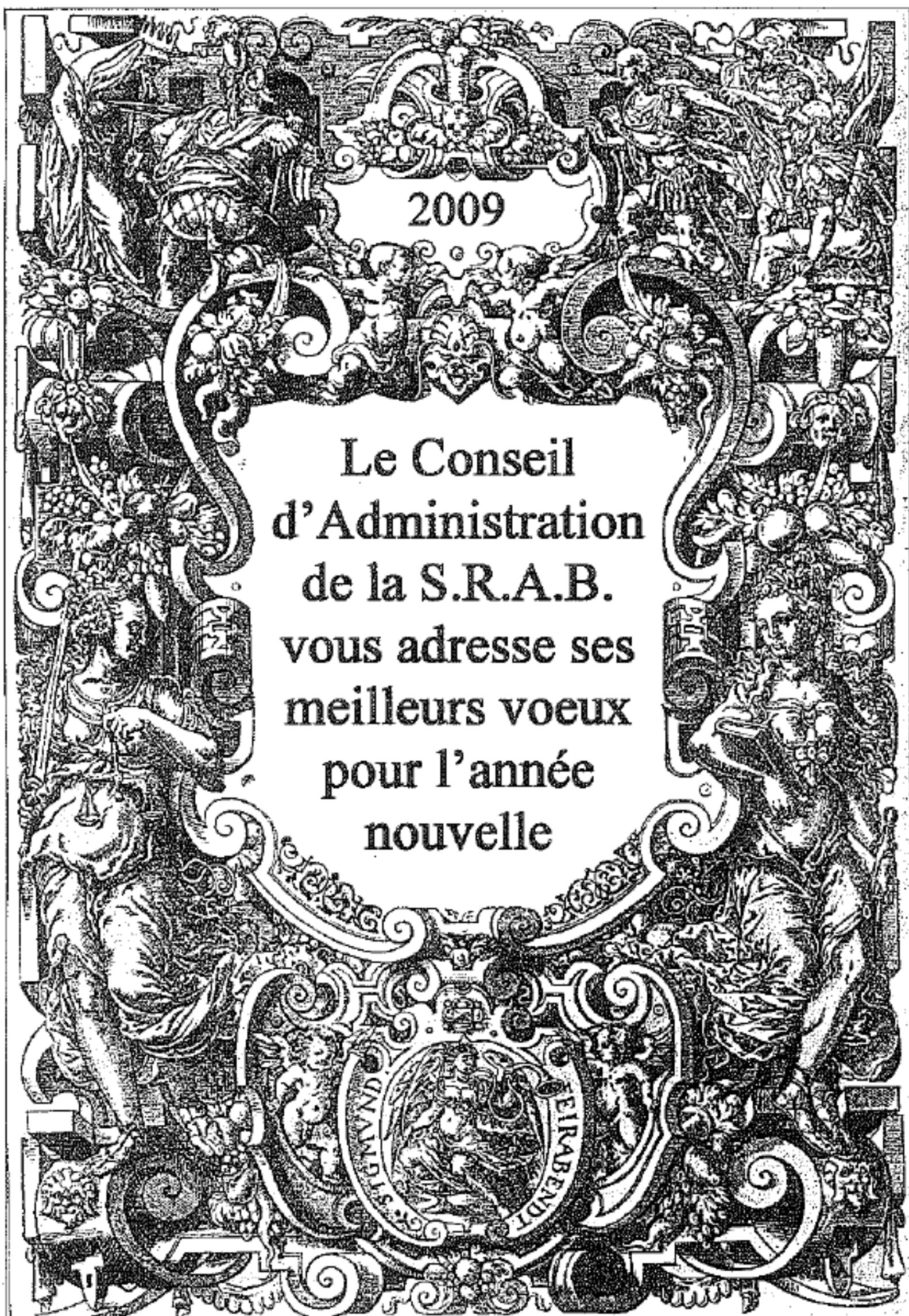
---

BULLETIN  
D'INFORMATION

N°54 - DÉCEMBRE 2008



Avec le soutien de  
L'ECHEVINAT DE LA CULTURE  
DE LA VILLE DE BRUXELLES



Frontispice du tome seizième des Annales de la S.R.A.B. (1902).  
Extrait des *Annalium Boïarum Libri VII*, par Jean Thurmayer, Francfort s/Main,  
Jean Feyerabendt, 1580.

## À BÂTONS ROMPUS : LASCAUX (suite)

J'ose à peine l'écrire, j'ai visité Lascaux à trois reprises dans ma vie. La première fois ce fut vers 14-15 ans: ce fut l'émerveillement. La deuxième fois ce fut, en 1955, avec le petit groupe d'étudiants de notre professeur de préhistoire E. della Santa. Nous tenions tous dans un minibus VW. Ce fut de l'investigation en tous sens. Nous sommes descendus dans le puits à tour de rôle: ineffaçable.

Car Breuil venait d'y chercher en vain « la tombe du chasseur jeté à bas par le bison blessé à mort ». Mais il n'était sorti du sol que des pointes de sagaies et (ce qu'on n'avait pas vu tout de suite) bon nombre de lampes, c'est à dire des pierres brutes avec de petites cuvettes ou cupules et les traces laissées par la mèche charbonneuse... Déception ? Oui, mais combien nécessaire, car il fallait nous resituer par rapport à cet art. La troisième fois, ce fut vers 1975 avec mes étudiants. La fermeture totale intervint peu après.

J'avais donc potassé les livres s'attachant à décrire Lascaux point par point. Depuis l'album – en noir et blanc – de Fernand Windels, jeune réfugié belge en 1940 (année de la découverte) et paru en 1948. Windels fut le premier photographe de

Lascaux. Puis, le grand classique: Breuil, *Quatre cents siècles d'art pariétal*, analyse méthodique. Ensuite, les premières photos en couleur chez Skira – brutalité clinique des couleurs et texte rêvé d'un «extérieur»,... G. Bataille. Enfin, retour à l'archéologie avec l'approche iconographique renouvelée de A. Laming-Emperaire, puis celle, modifiée et complétée, de Leroi-Gourhan.

Fin des années 70, je tombe, au détour des *Antimémoires* de Malraux (Galimard), sur une brève description de Lascaux (p. 596). Quelques détails en guise de relais, pas toujours exacts, parfois franchement faux. Texte rêvé ? Non pas, texte issu d'une écoute immédiate, ultra-sensible, rendue présente par l'écrivain. Je retrouvais, comme jamais, ma première impression. C'était Lascaux vraiment, avec son éloignement temporel maximum parmi toutes les formes d'art produites par l'homme. Temps annulé puisque, une fois entré, il n'y a plus de jour, ni de nuit, sauf si l'on propose, comme on l'a fait récemment, d'y voir des constellations astrales figurées par les animaux.

La puissance souveraine de l'obscurité et du silence nous englobe

dans un monde totalement autre, un monde invivable par les hommes. C'est bien là ce qu'il y a de fondamental, ce qui fait qu'il ne peut s'agir que d'un sanctuaire et donc d'un art sacré.

C'est durant la longue cérémonie pour l'entrée des cendres de Jean Moulin au Panthéon que Malraux reçoit, en quelque sorte, la remémoration de sa confrontation avec la splendeur de l'art paléolithique. Il l'a vécue dans une grotte alors inconnue du Périgord.

C'était au début de 1944. Malraux commandait le maquis de la région et inspectait les caches d'armes aménagées dans d'innombrables cavités, pas toujours bien grandes. Le plus gros dépôt était situé dans une commune du nom banal de Montignac. Écoutons-le :

*« La cachette était profonde. Nous possédions des lampes électriques puissantes [...]. La tranchée devint si étroite que nous n'y passions plus que de côté. Elle tournait à angle droit (1). Sur le roc qui semblait nous barrer le passage, apparaissait un vaste dessin. Je le pris pour un repère de nos guides et projetai sur lui le faisceau de ma torche. C'était un enchevêtrement de bisons (2).*

*À Font-de-Gaume, les peintures préhistoriques étaient estompées.*

*Ces bisons, au contraire, marquaient le roc comme un sceau d'une netteté d'autant plus singulière que les parois étaient d'énormes pierres lisses, tantôt gonflées et tantôt creusées, non comme des rochers mais comme des organes. Cette triperie pétrifiée à travers laquelle on se glissait, car la faille ne formait pas de salles, semblait les entrailles de la terre (3). Le bison, s'il n'était pas un repère, l'avait peut-être été, quelque vingt mille ans plus tôt. Toute caverne souterraine suscite l'angoisse, parce qu'un éboulement y ensevelirait les vivants. Ce n'est pas la mort, c'est le tombeau ; et le bison donnait à ce tombeau une âme énigmatique comme si, pour nous guider, il eût resurgi de la terre sans âge [...]. La faille s'élargit, se ramifia. Nos lampes n'éclairaient pas ces abîmes ; leur faisceau nous y guidait comme le bâton guide l'aveugle. Nous ne distinguions plus le roc que par les fragments clairs et luisants des parois qui nous entouraient. Dans chaque faille, la torche dégageait une autre faille – jusqu'au cœur de la terre. Cette obscurité ne se confondait pas avec la nuit, elle appartenait à des fissures aussi fermées que le ciel est ouvert, et qui se succédaient à l'infini. Dans une angoisse accrue parce qu'elles paraissaient façonnées. Mes compagnons avaient cessé de parler, ils chuchotaient. Un passage d'autant*



plus étroit que nos cercles de lumière le circonscrivaient, et dans lequel il fallut nous courber, conduisait à une crevasse (5) d'une trentaine de mètres de long et dix de large. Les guides s'arrêtèrent. Tous les faisceaux convergèrent : sur des parachutes rouges et bleus étendus, reposaient des caisses et des caisses ; semblables à deux animaux d'une ère future, deux mitrailleuses sur leur trépied comme des chats égyptiens sur leurs pattes de devant, veillaient sur elles. À la voûte, nette cette fois, d'immenses animaux à cornes.

Ce lieu avait sans doute été sacré, et il l'était encore, non seulement par l'esprit des cavernes, mais aussi parce qu'un incompréhensible lien unissait ces bisons, ces taureaux, ces chevaux (d'autres se perdaient hors de la lumière) et ces caisses qui semblaient venues d'elles-mêmes, et que gardaient ces mitrailleuses tournées vers nous. Sur la voûte couverte d'une sorte de salpêtre (6), les animaux sombres et magnifiques couraient, emportés par le mouvement de nos ronds de lumière, comme une fuite d'emblèmes. Mon voisin souleva le couvercle d'une caisse remplie de munitions : la torche qu'il posait fit passer sur la voûte une ombre démesurée. Sans doute les ombres des chasseurs de bisons étaient-elles jadis celles de géants, lorsque

les projetait la flamme des torches de résine...

Par une corde à nœuds, nous descendîmes dans un puits, pas très profond. Sur sa paroi une forme humaine élémentaire portait une tête d'oiseau (Fig.). Une pile de bazookas s'abattit avec un tintement insolite qui se perdit dans les ténèbres, et le silence revint, plus vide et plus menaçant.

Pendant notre retour, le roc suggérait çà et là des animaux amputés, comme les vieux murs nous suggèrent des personnages. Nous retrouvâmes les petits arbres du coteau blanc de givre, la Vézère, l'obscurité de la guerre sur la bosse confuse de Montignac, les étoiles, la transparence de l'obscurité terrestre [...].

C'était Lascaux.

[...] Je me souviens de cette lumière électrique, qui se perdait au centre de la terre, de cette fuite millénaire au-dessus de deux mitrailleuses comme des chiens en arrêt et d'un vrai chien qui hurlait au bord de la Vézère. Est-ce au sortir d'un tel lieu, sous un firmament semblable, qu'une sorte de gorille chasseur comme les fauves et peintre comme les hommes (7), comprit, pour la première fois, qu'il devait mourir ? »

Vers la fin du long texte que forment les *Antimémoires* et qui est



Le puits avec à gauche l'Homme oiseau et à droite le Bison blessé. Rare photo en situation

le reflet de toute la vie de l'homme Malraux jusque vers 1972 et n'est nullement la narration de sa vie, Lascaux apparaît comme dans une sorte de coulée sidérurgique continue où interviendraient des minerais différents: les grandes civilisations humaines que Malraux a rencontrées de sa personne. Lascaux devait évidemment affirmer, dans

les *Antimémoires*, l'amplitude temporelle des cultures humaines, faites de convictions philosophiques et d'art de toutes natures — jusqu'au Jardin sec japonais. Lascaux marquait en même temps l'inéluctable vulnérabilité de tout cela, ce qui était bien la hantise profonde de Malraux.

Et voici que Malraux, pour fermer les *Antimémoires* (p. 633-4), revient une dernière fois sur Lascaux:

« Je suis retourné à Lascaux. Depuis que les hommes y ont pénétré librement, la grotte est condamnée: d'infimes champignons y prolifèrent, écaillent les bisons et les chevaux magdaléniens. Vingt mille ans de survie sans hommes, quinze ans de survie avec les hommes, et la destruction. (Il a fallu cinquante millions d'anciens francs pour l'arrêter). Lascaux est sacré, à la condition que les hommes cessent d'y venir à leur guise. Le spectacle est presque aussi surprenant – autrement – que celui du temps de guerre. Les failles des roches étrangement lisses ont perdu leur mystère, parce qu'on en distingue les limites confusément, grâce aux réflecteurs invisibles qui éclairent les peintures comme les veilleuses éclairent les icônes. On descend dans le puits par une échelle métallique. Le personnage au masque d'oiseau ne veille plus sur des armes. Des ventilateurs à quatre pales tournent lentement, reliés à des appareils, et semblent apporter aux bisons leur insolite protection, comme autrefois nos mitrailleuses dressées en chien de garde. Je demande au guide, sympathique et intelligent:

- Que sont devenus les gosses [de 1940] qui voulaient retrouver leur

petit chien ? [et ont découvert les peintures] ?

- C'est moi, il y a une quarantaine d'années....

Nous sortons [...].

- Quand l'accident est arrivé !... [L'accident, c'est la prolifération des champignons]... certains dimanches, il venait jusqu'à quinze cents personnes...

À côté de l'entrée sont dressés deux longs baraquements de tôle.

- Les baraquements des spécialistes ?

- Non, ils ne viennent que de temps en temps. C'est pour les objecteurs de conscience. On les a chargés des travaux de protection... »

(À suivre)

P.B.

#### Notes

1. Lascaux, découverte en 1940, restera secrète selon la décision de Breuil, jusqu'à la libération.
2. Il n'y a que très peu de bisons à Lascaux, et aucun dans l'entrée.
3. S'il s'agissait du diverticule axial, tout le début du texte constituerait un télescopage.
4. Le Passage.
5. La nef ? Voûte non peinte.
6. Il semble qu'il s'agirait du plafond de la Rotonde
7. Jusqu'à présent tout l'art figuré paléolithique n'est attribuable qu'à des hommes d'un même type que le nôtre.



## LES PROCHAINES CONFÉRENCES DE LA SRAB À L'AUDITORIUM CONSERVART

**Le mardi 10 février :**

*« Une découverte et sa réimplantation à l'identique d'un menhir néolithique à Haillot (Nr) »*

par Christian FRÉBUTTE, archéologue à la Région Wallonne.

Le menhir néolithique, pierre-signal, est généralement un monolithe brut sans ajouts. Comment le dater lorsqu'il gît renversé ou enseveli dans une fosse creusée par le cultivateur qui veut s'en débarrasser? Et plus encore, comment le redresser au point même où il a été implanté, point évidemment hautement significatif à l'époque. Suivons Christian FRÉBUTTE dans cette patiente recherche.

**Le mardi 10 mars :**

*« Les trésors textiles découverts à Sainte-Gudule par la SRAB et révélés par l'IRPA »*

par Fanny VAN CLEVEN, chef de l'atelier textile à l'IRPA.

Le sol de la cathédrale est d'une sécheresse extrême et continue à travers les siècles. Des textiles ont été ainsi incroyablement conservés, remontant au XVI<sup>ème</sup> siècle et sans doute même au XIII<sup>ème</sup> siècle. Notre équipe de fouille et les restaurateurs de l'IRPA ont conjugués leurs efforts.

**Le mardi 21 avril:**

*« La forêt de Soignes, un site unique pour les Sciences de la terre et l'Archéologie »*

par Roger LANGOHR, professeur à l'Université de Gand.

Vous qui vous êtes promené dans la forêt de Soignes, vous doutiez-vous que vous côtoyiez d'importants vestiges de la préhistoire néolithique ou de bas-fourneaux du haut Moyen Âge? Une forêt millénaire est un étonnant conservatoire et le professeur Roger LANGOHR, grand spécialiste de l'étude diachronique des sites, vous en fera la démonstration.

**Le mardi 12 mai :**

*« Grez-Doiceau, tout un cimetière mérovingien en Brabant wallon »*

par Olivier VRIELYNCK, archéologue à la Région Wallonne.

Le Brabant wallon était considéré un peu comme un parent pauvre de l'archéologie mérovingienne, si l'on excepte, bien entendu, les origines de la Collégiale de Nivelles. Ce n'est plus le cas : Grez-Doiceau a livré un cimetière complet de cette époque dont l'organisation est riche d'enseignements. Nous le devons à Olivier VRIELYNCK qui prépare la publication de ses résultats.



# NOTRE SÉANCE ACADÉMIQUE

## LE 29 OCTOBRE 2008

### SALLE GOTHIQUE DE L'HÔTEL DE VILLE

Le programme annoncé avait attiré beaucoup de membres et d'amis. On se cherchait difficilement une place dans la Salle gothique pour entendre, en début de séance, une allocution de notre bourgmestre, Freddy Thielemans. Celle-ci fut largement applaudie.

Le président, Pierre Bonenfant, prit ensuite la parole pour présenter brièvement les résultats récents obtenus par la Société. Car cette année nous avons non seulement la sortie de presse du tome 68 de nos *Annales*, qui sera distribué en fin de séance à tous nos membres en règle de cotisation, mais également la collection « Investigations » qui voit paraître son premier volume, consacré à « *L'église Notre-Dame du Finistère à Bruxelles aux XVIIIe et XIXe siècles* ».

Abordant le point suivant, c'est-à-dire la conférence sur les « *Indices pré-romans dans la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule* », le président indique qu'il s'agira d'un diptyque: le professeur Alain Dierkens se chargera de la partie historique et Pierre Bonenfant du résultat des fouilles archéologiques.

C'est que voici enfin l'occasion de confronter entre elles ces coordonnées de natures très différentes, mais qui n'en convergent pas moins vers ce qui est le plus malaisé à cerner: les origines de la première collégiale romane de Bruxelles avec sa crypte qui constitue le témoin le plus évocateur. Or sont apparus, dans les fouilles, des vestiges archéologiques d'une occupation antérieure. En quoi consistent-ils et quand l'histoire écrite commence-t-elle à parler ?

Le professeur Alain Dierkens apporta au dossier complexe de l'histoire ancienne de Bruxelles des éléments neufs. L'histoire ancienne du chapitre Saints-Michel-et-Gudule est connue par quelques documents diplomatiques édités par Ph. Godding (1983), notamment le faux acte comtal de fondation – 1047 – magistralement étudié par Paul Bonenfant. Des travaux récents ont permis de clarifier certains points de ce dossier. L'acte épiscopal de l'évêque de Cambrai, Liébert, confirme que la consécration de la nouvelle église a bien eu lieu sous l'épiscopat de Gérard 1<sup>er</sup> (mort en 1051). Si l'an-

née 1047 ne peut être tenue pour absolument exacte, elle ne peut être très éloignée de la réalité.

La lecture critique et comparée des deux « *Vitae sanctae Gudilae* » permet de démontrer l'antériorité de la « *Vita prima* » sur la « *Vita secunda* » et de comprendre les raisons de leur rédaction. Reste la question épineuse des éléments de datation donnés par le faux acte de 1047. Peut-être si l'on admet l'existence d'une notice aujourd'hui perdue... Hypothèse... Les recherches historiques continuent.

Quant aux recherches archéologiques, elles nous font remonter

avant cette date de 1047. La collégiale n'aurait-elle pas été bâtie dans et sur un ancien cimetière, donc pré-roman, impliquant une église, même si les traces architecturales n'en ont pas été retrouvées ? En effet, des restes appartenant à 18 inhumations stratigraphiquement définies comme antérieures aux murs de la collégiale (1047) ont été recueillis en divers points de la nef romane ou juste en dehors. Ces traces funéraires sont éparses, certaines en dessous des murs, d'autres recoupées par ceux-ci et aucun objet n'accompagnait les défunts. Ces 18 sépultures trahissent bien la densité importante de ce cimetière ; une douzaine ont



Louis le Pieux (814-840). Deniers

été datées par C14 dans le laboratoire de Louvain-la-Neuve, revues en 1998 et affinées, cette année encore, par l'IRPA. La répartition spatiale de ces inhumations montre qu'il est possible de conclure, pour ce cimetière, à une superficie minimum de 108 m<sup>2</sup>.

Plusieurs illustrations accompagnaient cet aperçu, ainsi qu'un tableau reprenant toutes les datations obtenues. On peut présumer la fondation d'un lieu de culte chrétien sur le Treurenberg dès avant 1047, pouvant remonter à l'époque carolingienne.

*Last but not least*, deux objets sont venus confirmer nos indices anthropologiques. Ce sont deux monnaies d'argent de Louis le Pieux, fils de Charlemagne (814-840):

au droit: HLVDVVICVS /  
au revers: XPISTIANA RELIGIO.

Ceci terminait la conférence mais non point les diverses questions qui fusèrent de partout dans l'auditoire: d'une façon ou d'une autre, *quid* des origines de Bruxelles ? Des discussions sans fin se poursuivirent ensuite, agrémentées du verre de l'amitié et, leur tome 68 des *Annales* sous le bras, les membres se séparèrent... en oubliant l'heure qui devenait tardive.

A.D.- P.B.- M.L.B.

## ACTUALITÉS

### DANS LA CATHÉDRALE...

Tout au début de cette année nous vous avons dit notre espoir d'une présentation, dans la salle du Trésor de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule, de pièces importantes, provenant des fouilles de la Société.

Il s'agissait de figurines sculptées en pierre au XVe siècle et de la tiare d'Ernest d'Autriche (Bulletin Trimestriel n° 51), le frère de l'archiduc Albert, et de son épée d'apparat. Ce moment est arrivé... et nous vous souhaitons « bonne visite ».

#### COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN D'INFORMATION

Pierre-P. BONENFANT  
Pierre DE VOS  
Claire DICKSTEIN-BERNARD  
David KUSMAN  
Madeleine LE BON  
Mina MARTENS  
Didier MARTENS  
Jean-Didier van PUYVELDE  
André VANRIE

*Coordination et réalisation:*  
Jean-Didier van PUYVELDE

SECRETARIAT DE LA S.R.A.B.  
Tél.: 02/650.24.86-Fax: 02/650.24.50